
Melina BALCÁZAR MORENO, Sarah-Anaïs CREVIER GOULET
, éds, *Pensées du corps. La matérialité et l'organique vus
par les sciences humaines*

Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2011, 300 p.

Paul Dirkx



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8548>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8548

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 440-442

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Paul Dirkx, « Melina BALCÁZAR MORENO, Sarah-Anaïs CREVIER GOULET, éds, *Pensées du corps. La matérialité et l'organique vus par les sciences humaines* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8548> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8548>

Tous droits réservés

Histoire, épistémologie

Melina BALCÁZAR MORENO, Sarah-Anaïs CREVIER GOULET, éd., *Pensées du corps. La matérialité et l'organique vus par les sciences humaines*.

Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2011, 300 p.

À rebours de certains discours scientifiques et médiatiques dominants qui donnent « l'illusion que le corps est entièrement connaissable » (p. 11), les sciences humaines et les arts, spécifiquement la littérature, montrent que celui-ci se caractérise par une complexité et une singularité dont on est loin d'avoir fait le tour. C'est ce qu'écrivent les deux éditrices du volume dans leur « Avant-propos » (pp. 11-14), en précisant que les corps, « jamais objectivables, cernables dans leur totalité [...] sont hantés, par le désir, le fantasme, les fantômes, autrement dit, [qu'ils] restent insaisissables » (p. 11). C'est essentiellement ce caractère insaisissable, tant sur le plan physique que symbolique, que se proposent de démontrer les auteurs de l'ouvrage issu d'un colloque qui s'est tenu en avril 2009 à l'université Sorbonne nouvelle – Paris 3.

Mais, avant d'accéder à leurs contributions, le lecteur lira la préface (pp. 15-30) que Mireille Calle-Gruber consacre à ce qu'elle nomme « le corps littéraire ». Celui-ci n'est pas le corps de l'écrivain, ni une périphrase de tel ou tel corpus de textes ou de la littérature tout entière, mais « un corps fait de toutes ces rencontres météoriques, chantiers d'ouvrages, avatars et métamorphoses, bref un corps de Chimère mais produisant de réelles et durables émotions » (p. 17). Voilà une phrase, toute de métaphores et d'affects, propre à évoquer une première dimension de cette évanescence corporelle que les articles suivants s'attachent à sonder.

Les trois premières contributions sont réunies sous le titre « La pensée et l'organique » (pp. 31-67 ; ce sont les éditrices qui soulignent). Sofiane Laghouati (pp. 33-47) commence par montrer que le traitement des corps fictifs peut s'avérer un facteur explicatif insoupçonné de l'écriture littéraire. Ainsi le traitement du corps « anomal », qui renvoie à « anomalie » (étymologiquement, « aspérité », « irrégularité »), permet-il au romancier Claude Ollier de déconstruire la langue française comme carcan cognitif et expressif imposé à l'individu, mais aussi et surtout la langue *littéraire* française (figures stylistiques, codes génériques et narratifs, etc.) comme tradition qui pèse sur l'individu écrivain. Dès son premier roman (*La Mise en scène*, Paris, Éd. de Minuit, 1958), l'auteur élabore une poétique du corps anomal qui montrera

toujours mieux « comment le corps du créateur ne peut être dissocié du corps de sa création [qu'il ne cesse d'ériger en] acte de résistance à la normativité, à l'orthodoxie... à tout ce qui réduit les hommes et les assujettit » (p. 47). Ainsi, de manière peut-être involontaire, cet article a-t-il le mérite de contribuer à une sociologie du corps de l'écrivain au moins autant qu'à une théorie poétique ou à une philosophie de la création.

L'article suivant, signé Joana Masó (pp. 49-57), conduit vers la philosophie, en l'occurrence derridienne. Dans de nombreux textes, Jacques Derrida s'est attaqué à l'opposition binaire entre le corps et l'esprit, en général, et à celle entre le corps de l'auteur et son texte, en particulier, tout en se refusant à voir dans celui-ci une matière à partir de laquelle celui-là pourrait être reconstitué. Cette méfiance à l'égard de toute fixation du corps, selon le philosophe aussi stérile que la désignation de l'âme à une autre époque, conduit Jacques Derrida à penser que le corps auctorial se dissémine dans le texte à travers ses parties (la main, la tête, etc.) qui en sont autant de métonymies. Le troisième article, de Souad Kherbi (pp. 59-67), interprète les textes de Pascal Quignard à la lumière du « corps sans organes » (p. 62) de Gilles Deleuze, corps non pas dénué d'organes, mais à la structure organique désarticulée, dés-organisée. En outre, ces mêmes textes peuvent être lus à l'aune de l'hypothèse d'un corps dématérialisé par le langage, voire d'une ombre matérialisée par ce corps *in absentia*.

La deuxième partie, « Du corps réprimé au corps fétiche » (pp. 69-128), s'ouvre sur une réflexion d'Esther Cohen (pp. 71-79) concernant la genèse de la figure de la sorcière liée au rapport devenu maléfique de la femme au corps du Christ. Le corps féminin est aussi au centre de la contribution de Daniela Carpisassi (pp. 81-99) sur le corps riant dans les corpus biblique et mythologique. Ces analyses montrent à quel point sont fréquents les schèmes corporels de la *doxa* phallogocentrique qu'elles mettent à nu. Cette même *doxa* est encore omniprésente dans l'analyse d'Isis Ortiz Reyes (pp. 101-110) consacrée à l'artiste américaine Hannah Wilke dont les œuvres concrétisent, à même son propre corps, la vulnérabilité et l'abjection de celui-ci. Enfin, Chantal Zabus (pp. 111-128) montre comment l'échange de corps à travers les relations culturelles entre Occident et non-Occident génère « une corporéité transnationale » (p. 112), à l'œuvre, notamment, chez l'artiste française ORLAN. Cette circulation, regrette l'auteur, est un « jeu de chaises musicales orchestré par l'Occident » (p. 128) au détriment des autres types de société. Notons

que, dans cette deuxième partie du livre, le corps s'avère plutôt saisissable, au moins comme enjeu et simultanément comme instrument de la domination masculine occidentale.

La troisième partie se veut « une autre cartographie des organes » (pp. 129-193) dont relève, en partie, l'analyse de Souad Kherbi (voir *supra*). Le premier texte, sous la plume d'Anne Bourse (pp. 131-145), explique que le roman est, à côté de la biologie, de l'anthropologie et de la philosophie, un lieu où est problématisée la rencontre de l'organique et de l'inorganique, et pas seulement du fait de la technicité de l'écriture et de la matérialisation de la pensée qu'elle permet. L'écriture romanesque, par exemple chez l'Américain Herman Melville (pp. 135-141, 144-145) ou l'Argentin Ricardo Piglia (pp. 142-145), donne lieu à un « appareillage » du « corps de la pensée par la "machine littérature" », au sens de Gilles Deleuze analysant la nature machinique de l'œuvre littéraire et artistique moderne (pp. 133-134). Dans un article très fouillé et construit, François Villa (pp. 147-164) rend plus tangible la perméabilité, voire l'inexistence des frontières entre le *soma* et la *psychè*, en revisitant une bonne partie de l'œuvre de Sigmund Freud. Après avoir remémoré que ce dernier voyait dans l'inconscient le chaînon manquant tant recherché entre le somatique et le psychique, l'auteur explique que l'inconscient lui paraît irréductible à aucun de ces deux domaines. Il montre la pertinence de l'hypothèse d'une permanente autocommunication (dirions-nous) au sein de chaque corps humain entre différentes parties du corps ou entre les instances psychosomatiques (le mot est pour l'auteur un pis-aller), hypothèse sans laquelle la compréhension des processus de communication interhumaine demeurerait fondamentalement lacunaire. Ensuite, on revient à la méditation philosophique avec Emmanuel Levinas, pour qui le bien-être du corps de l'autre est au fondement d'une éthique qui fait pièce à l'essentialisme phallogocentrique et à ses dérivés identitaristes. C'est le point de vue que développe Sylvie Duverger (pp. 165-184) qui, toutefois, n'omet pas de débusquer « tout ce qui dans l'œuvre de Levinas relève d'un patriarcalisme impensé » (p. 169), « la masculinité demeurant [chez lui], malgré tout, le paradigme de l'humain » (p. 184). La mise en question des schèmes de pensée doxiques relatifs au corps paraît plus conséquente chez certains artistes tel le dessinateur et écrivain français Jean Boulet dont Hervé Sanson (pp. 185-193) livre un portrait d'une grande justesse. Jean Boulet développa une esthétique destinée à brouiller les frontières traditionnelles entre « beau » et « laid », « masculin » et « féminin », etc., et capable de faire advenir une esthétique spécifiquement artistique, artistiquement

autonome – une esthétique qui, pourtant (ou, plutôt, pour cette raison même), fut très engagée socialement et politiquement.

Dernière partie du volume, « Hors le corps » (pp. 195-269) explore ce sur quoi le corps s'ouvre et qui semble le rendre d'autant plus insaisissable. D'emblée, Ginette Michaud (pp. 197-215) convoque le philosophe Jean-Luc Nancy qui, dans sa discipline, est de ceux qui ont poussé le plus loin cette réflexion. Prenant pour fil conducteur l'énoncé nancéen « La bouche touche », l'article explique en quoi le corps est radicalement tourné vers ce qui n'est pas lui. Moins agrégat d'organes que « passage » et « extension », le corps « n'est même corps qu'à cette condition, soit celle de frayer la voie à la voix ou au souffle, de s'écarter de lui-même pour éclore ou déclore » (p. 201). Où le *logos* et la pensée s'avèrent être affaire de corps, inséparablement et même essentiellement. Mais c'est dans la contribution suivante, due à Jean-Yves Heurtebise (pp. 217-230), que ce corps-ouverture prend plus concrètement corps dans l'esprit du lecteur, à la faveur d'une lecture philosophique du corps dansant. La danse est un des rares arts où le corps ne soit pas simple instrument, mais œuvre d'art. Car le partage dichotomique du réel établi entre sensible et intelligible, matière et esprit, corps et pensée, sujet et objet, soit toute une série d'opérateurs conceptuels de la disjonction ontologique établie à différents niveaux de réalité, doit être abandonné si l'on veut comprendre la manière dont, dans la danse, l'œuvre fait corps avec un corps qui n'est plus ce corps mais la forme vivante, faite Art, de la corporalité » (p. 218). En outre, poursuit l'auteur, cet avènement d'un corps artiste et artistique s'est fait en se libérant « du poids de sa chair (organique) comme du corset de la norme (sociologique) qui est la condition de possibilité de la danse moderne et en même temps la réalité qu'elle a contribué à produire » (p. 221). Ainsi cet article apparaît-il comme particulièrement fécond, dans la mesure où, sans faire de concession sur la démarche philosophique, il s'ouvre à d'autres disciplines, en l'occurrence à la biologie et à la sociologie.

Suit encore une lecture par Sarah-Anaïs Crevier Goulet (pp. 231-249) du mot « ruban » chez Jacques Derrida et Hélène Cixous, petit mot d'apparence insignifiante qui, néanmoins, signifie le corps dans sa plus grande crudité en lien avec sa plus grande vulnérabilité pulsionnelle. Enfin, Véronique Lane (pp. 251-269) clôt le livre par une étude de la formule « les choses » chez Louis-Ferdinand Céline et Antonin Artaud, ces « choses » qui, objets, corps, sentiments, événements de la vie quotidienne,

vampirisent nos existences et risquent à tout moment de faire sombrer l'écrivain, corps, âme et écriture, dans une fascination stérile à leur égard. Ainsi, chez Louis-Ferdinand Céline, faire œuvre signifie-t-il faire œuvre de préservation. Et Antonin Artaud entend opposer à la cruauté des choses la cruauté de la création. Tous deux sont vent debout contre cette invasion qui, insidieusement, les incite à chosifier leurs personnages et à se chosifier eux-mêmes, en humanisant les choses, à l'image de toutes celles que le lecteur voit s'autonomiser dans leurs textes et prendre possession des corps de personnages menacés d'aliénation.

En conclusion, remémorons l'objectif principal de ce livre dense : démontrer le caractère insaisissable du corps qui résiste de mille manières au regard qui ambitionne de le cerner dans sa totalité. Or, ce parti pris aussi antipositiviste que salutaire n'en est pas moins un parti pris. Car le lecteur ne refermera pas forcément l'ouvrage en s'étant convaincu du caractère insaisissable du corps. S'il est indéniable que de nombreux chapitres mettent en évidence, par l'étude de textes philosophiques et de productions artistiques, « la résistance des corps à être subjectivés et objectivés » (p. 13), il n'en demeure pas moins que, de proche en proche, ces chapitres suggèrent – le mot est trop faible – une vision nouvelle du corps, certes encore malaisée à synthétiser, fuyante et incohérente, mais ayant la cohérence de cette incohérence. Sur le fondement des réflexions et des recherches présentées, on gagnerait à considérer, un peu comme le Maurice Merleau-Ponty de la *Phénoménologie de la perception* (Paris, Gallimard, 1945) plaçant pour l'assomption par le philosophe de sa saisie du monde en tant qu'il y est investi, cette dimension insaisissable comme une nouvelle ruse du corps. L'insaisissable est bel et bien saisissable en tant que tel : il est possible d'appréhender le corps par son aspect insondable, ou du moins mille fois perçu comme tel, et de dire que l'insaisissable est ce par quoi le corps devient saisissable, y compris pour la science, sans pour autant succomber à quelque fantasme positiviste.

En ce sens, on ne peut qu'appeler de ses vœux une suite qui approfondirait le point de départ de cet ensemble stimulant et nécessaire de travaux placés globalement sous les auspices de la psychanalyse, de l'anthropologie, de la phénoménologie et du déconstructionnisme. Un tel approfondissement pourrait commencer par s'emparer de la notion d'« insaisissable », qu'un Émile Durkheim aurait sans doute qualifiée de « prénotation ». À défaut, ce mot risquerait de passer pour un mot d'ordre. Mais il conviendrait, aussi et surtout, de se poser la question

suivante : qu'ils soient insaisissables ou non, que sont le corps ou les corps dont il est ici partout question ? Face à de telles entités, au moins en partie hypostasiées et désocialisées, on ne pouvait guère que conclure, *a priori*, à leur caractère impenetrable, opaque, indéfinissable en dépit de leurs articles définis – bref, conclure à leur caractère insaisissable. Et confondre insaisissable et inanalysable. C'est donc moins un travail de définition qu'une analyse réflexive que nécessite une étude de tel ou tel être humain soucieuse de prendre en compte son corps. Et c'est à ce prix que pourront être mieux cernés les mécanismes de domination de certains corps par certains autres (parfois les mêmes) que tant de textes mentionnés pointent à juste titre.

Paul Dirkx

LIS, université de Lorraine, F-54000
paul.dirkx@univ-lorraine.fr

François Dosse, *Histoire du structuralisme. Tome 1. Le champ du signe 1945-1966 ; Tome 2. Le chant du cygne 1967 à nos jours.*

Réédition, Paris, Éd. La Découverte, coll. La Découverte / Poche, 2012, 472 p. (tome I), 550 p. (tome 2).

En 1991, la publication, de la première édition de cette *Histoire du structuralisme* a suscité débats, polémique et un grand nombre de recensions critiques. À cette époque, plusieurs des acteurs de la « révolution » structurale étaient encore vivants et, s'ils ne l'étaient plus, du moins leurs dépouilles étaient-elles encore chaudes. Aujourd'hui, 20 ans après, soit l'espace d'une génération, alors que quasiment tous les noms qui ont illustré cet épisode de l'histoire intellectuelle de la France ne résonnent plus que comme l'écho de personnalités aux caractères, desseins et ambitions contrastés, François Dosse propose une réédition de son ouvrage, augmentée d'un avant-propos et d'une postface qui en font tout l'intérêt puisque le contenu des deux volumes n'a en rien été modifié – ce que, d'ailleurs, on peut regretter en raison d'un certain nombre d'erreurs factuelles (t. 1, p. 231, « Gérard », au lieu de « Pierre-Georges Castex », etc.) et de la reprise, pas même corrigée en note, d'idées tout faites et acceptées comme telles dans les années 80-90, mais révisées voire démenties depuis (comme la célèbre assomption selon laquelle Saussure aurait totalement et définitivement répudié la parole ; t. 2, p. 520). À cet égard, sans thanatomanie morbide, peut-être eût-il été significatif de noter dans la liste des personnalités auprès desquelles les entretiens ont été réalisés, celles qui sont aujourd'hui définitivement privées de parole, afin de mieux identifier l'aporie à laquelle s'est heurté le travail de